



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e — N^o 27. JUILLET 1963

Julien BOST-LAMONDIE

ÉCOUTE EN TÊTE!

LES DERNIERS LOUPS
SOUVENIRS DE VÉNERIE

(fin)





Monsieur Bost-Lamondie et son chien Gençay.

CHAPITRE XIX

Nous abordions l'année 1913 et malgré tous les renseignements indiquant la présence de loups dans ces régions toujours les mêmes, il s'avérait qu'ils étaient toujours en mouvement et de ce fait on en attaquait moins facilement ; ils ne se cantonnaient plus de la même manière, il fallait faire souvent beaucoup de chemin pour ne faire que des buissons creux. En plus, il faut bien le dire, quelques bracos à l'affût en tuaient de temps en temps ; et aussi un indigène, du reste remarquable dans son genre, nous faisait une dangereuse concurrence en prenant tous les ans des portées dans les fameux bois de Charroux.

J'étais très contrarié en tant que veneur de ces destructions sans gloire, mais à la campagne ce destructeur avait une bonne presse, il faisait ce métier d'abord pour toucher les primes, puis aussi par une espèce de plaisir sauvage de lutter de ruses pour arriver à son but. J'avoue que tout en étant furieux de voir détruire ces portées dont les produits auraient fourni par la suite de si jolis laisser-courre, j'avais tout de même, je ne dirai pas de l'admiration, cela rendrait mal mon sentiment, mais je comprenais la joie âpre de ce braco qui en fait ne s'attaquait, disait-il, qu'aux fauves ennemis des bergeries, et qui avait « la passion » de la chasse, sous un jour fruste, primitif, mais je ne pouvais pas le maudire, car il pratiquait son métier avec un certain geste de fanatique qui sentait les temps préhistoriques et le rendait presque sympathique. Vous voyez que je vais loin, pour un concurrent, puisque je pousse la franchise à ce point extrême.

Tous les ans, la mort dans l'âme, on m'apprenait : « Vous savez, Bernuchon a encore pris la portée de la louve de Charroux, il a été porter les louveteaux à la mairie de Pressac, pour toucher la prime de la Préfecture. » A toutes les fois, cette nouvelle me poignardait moralement, mais rien à faire, il était sur les lieux, il

débarrassait le pays de brigands qui auraient ravagé les fermes environnantes.

Exaspéré, tout de même, pour m'en débarrasser j'arrivai un jour à lui faire proposer par un tiers, car je ne le connaissais pas, de lui payer le double des primes s'il promettait de laisser les portées tranquilles. Il n'accepta pas, car il tenait au plaisir spécial qu'il éprouvait à ce genre de chasse et de difficultés, et c'est pour le refus même qu'il ne me fut pas antipathique, car il n'était pas vénal, il avait la foi, la passion. Je fis du reste sa connaissance plus tard, d'une façon bien étonnante.

Un jour que je chassais dans les bois de Charroux, « ses bois », j'avais justement attaqué un vieux loup; je le chassais depuis des heures, il était allé du côté de Pleuville, et passant par les bois de « Chez Rateau », il revenait par les enceintes qui bordent la route de Charroux à Pressac, avant les bâtiments du garde à la Motte, quand, suivant mes chiens à la botte sous les bois à travers de grands gaulis, à un moment comme les chiens étaient en balancer, j'arrête mon cheval, par hasard, sous un gros chêne. Un jeune chien qui était venu auprès de moi se met à aboyer, la tête en l'air; instinctivement je regarde aussi, et à mon étonnement qui alla à une vive surprise, je vis juste au-dessus de ma tête deux sabots et deux jambes qui pendaient d'une maîtresse branche; j'étais sidéré car j'étais là depuis cinq minutes, et le type ainsi perché n'avait pas révélé sa présence par le moindre bruit. Revenu à la réalité et ne sachant à qui j'avais affaire, je lui criai un peu rudement car il était mal rasé, mal nippé et avait un fusil :

— Qu'est-ce que vous foutez là? nom de D.

— M'sieur, excusez, je suis Bernuchon, j'ai entendu vos chiens, alors M'sieur, j'aime la chasse, vous savez ce que c'est.

Je lui dis :

— Je vous connais trop de nom, nous nous reverrons mais en attendant, surtout ne tirez pas l'animal devant les chiens; je ne comprends pas pourquoi vous vous perchez parce que vous aimez la chasse.

— M'sieur, c'est que je voulais voir si c'était « ma

louve » que vos chiens chassaient, vous comprenez elle me donne une portée tous les ans, j'y tiens, c'est un petit revenu pour moi.

Son argument me laissa rêveur.

— J'irai vous voir un de ces jours, lui dis-je, mais n'embêtez pas mes chiens, c'est un loup qu'ils chassent, lui affirmai-je sans le savoir, et pas votre louve.

— Je le sais maintenant, me dit-il, car je connais toutes ses habitudes, elle ne passe qu'à cent cinquante mètres de là, c'est pas elle bien sûr.

— Au revoir, mon vieux Bernuchon, à un de ces jours.

Cette rencontre vraiment originale laissa mon imagination en verve, et la nuit suivante en rêvant, je voyais toujours les deux sabots et les deux jambes pendus au-dessus de ma tête. Je n'invente rien de tout cela, c'est strictement exact. Et si cet excellent peintre animalier qu'était Edouard Merite vivait encore, lui qui avait éprouvé tant de plaisir à voir son premier loup hallalisé devant mes chiens, il pourrait vous dire lui aussi ce qu'était Bernuchon, car il avait tenu à aller le voir et à causer longtemps avec lui sur sa façon de procéder pour arriver à prendre régulièrement les portées.

N'ayant pas les mêmes raisons qu'Edouard Merite qui avait été attiré par son esprit observateur de peintre averti, je ne manquai pas cependant de songer à la visite promise. Un jour je fis atteler un cheval pour aller m'entretenir avec ce singulier preneur de louveteaux. Il me reçut on ne peut mieux, et nous causâmes amicalement; du reste je constatai qu'il connaissait une foule de détails sur la vie et les habitudes des loups, cela m'enchantait de l'entendre parler de choses que je savais ou que j'avais devinées. Enfin après bien des causeries insignifiantes pour amener la confiance de chacun, je lui dis : « Racontez-moi donc, en ami, comment vous faites pour arriver à savoir la date, mettons le moment, où la louve met bas; et ensuite comment arrivez-vous à déceler son cantonnement et l'endroit précis où elle établit son liteau, sa « chaudière » pour y faire ses petits. » Et intéressé lui-même car il revivait en parlant les instants vibrants qu'il

louve » que vos chiens chassaient, vous comprenez elle me donne une portée tous les ans, j'y tiens, c'est un petit revenu pour moi.

Son argument me laissa rêveur.

— J'irai vous voir un de ces jours, lui dis-je, mais n'embêtez pas mes chiens, c'est un loup qu'ils chassent, lui affirmai-je sans le savoir, et pas votre louve.

— Je le sais maintenant, me dit-il, car je connais toutes ses habitudes, elle ne passe qu'à cent cinquante mètres de là, c'est pas elle bien sûr.

— Au revoir, mon vieux Bernuchon, à un de ces jours.

Cette rencontre vraiment originale laissa mon imagination en verve, et la nuit suivante en rêvant, je voyais toujours les deux sabots et les deux jambes pendus au-dessus de ma tête. Je n'invente rien de tout cela, c'est strictement exact. Et si cet excellent peintre animalier qu'était Edouard Merite vivait encore, lui qui avait éprouvé tant de plaisir à voir son premier loup hallalisé devant mes chiens, il pourrait vous dire lui aussi ce qu'était Bernuchon, car il avait tenu à aller le voir et à causer longtemps avec lui sur sa façon de procéder pour arriver à prendre régulièrement les portées.

N'ayant pas les mêmes raisons qu'Edouard Merite qui avait été attiré par son esprit observateur de peintre averti, je ne manquai pas cependant de songer à la visite promise. Un jour je fis atteler un cheval pour aller m'entretenir avec ce singulier preneur de louveteaux. Il me reçut on ne peut mieux, et nous causâmes amicalement; du reste je constatai qu'il connaissait une foule de détails sur la vie et les habitudes des loups, cela m'enchantait de l'entendre parler de choses que je savais ou que j'avais devinées. Enfin après bien des causeries insignifiantes pour amener la confiance de chacun, je lui dis : « Racontez-moi donc, en ami, comment vous faites pour arriver à savoir la date, mettons le moment, où la louve met bas; et ensuite comment arrivez-vous à déceler son cantonnement et l'endroit précis où elle établit son liteau, sa « chaudière » pour y faire ses petits. » Et intéressé lui-même car il revivait en parlant les instants vibrants qu'il

évoquait, il s'imaginait être en pleine action. J'étais tout oreilles, car je tenais à avoir par lui-même, maintenant que nous étions amis, tous les détails et toutes les précautions qu'il prenait pour arriver à ses fins, et à me rendre compte des connaissances qu'il avait acquises en vivant dès sa plus tendre jeunesse dans les bois, car au moment où je l'ai connu, il était déjà d'un certain âge.

Je vais essayer de résumer l'essentiel de cette conversation avec mon personnage qui, pour arriver à son résultat, déployait une patience inimaginable. D'abord il reste entendu que vivant presque continuellement dans la forêt, il connaissait les moindres sentiers, les mares, les carrefours, les chemins fréquentés par tous les animaux, il lisait, si je puis dire, leur présence, leurs allées et venues, leurs habitudes, tout était pour lui chose familière. Il était arrivé à connaître la mise bas probable de la louve, car il remarquait en fin février ou mars, au plus tard, la présence plus fréquente des loups, des mâles qui rôdaient près de leur femelle, les empreintes vues dans les chemins, les laissées qui selon l'endroit, lui indiquaient si elles étaient d'un mâle ou d'une louve. Les laissées posées sur une pierre, un buisson ou un petit monticule de terre quelconque lui indiquaient que c'était un vieux loup, surtout si à côté il voyait des déchaussures profondes; si au contraire les laissées étaient jetées au milieu du chemin et molles avec des déchaussures plus fines, c'était d'une louve, et une foule de remarques de ce genre.

En plus, après avoir supposé que l'accouplement s'était fait, il restait deux mois sans trop s'inquiéter, la surveillait de loin, puisqu'il savait qu'elle porte comme la chienne environ de soixante-trois à soixante-six jours. Un peu avant seulement il surveillait plus attentivement ses sorties du bois et ses rentrées, de manière à avoir une idée du canton où elle avait envie de se fixer. Et pour cela plus de quinze jours avant il avait la ténacité voulue pour se percher (décidément c'était un grimpeur) sur un chêne, bien placé pour tout voir sans révéler sa présence, et il allait au haut de son arbre, dans la nuit, quelquefois même dès le soir pour y passer la nuit entière assis sur un morceau de planche installé entre deux branches, de manière

à voir quand elle quittait le bois, d'abord de quelle direction elle venait, puis si son ventre était proéminent, et ensuite le matin pour voir sa rentrée et sa manière d'aborder les enceintes préférées; sur les fins il passait ainsi presque toutes les nuits, avec une patience de Sioux sur le sentier de la guerre. Quand il avait bien situé ses habitudes et ses intentions il la voyait arriver, souvent rusant, en faisant de faux rembûchers, rentrant dans une coulée, puis peu après en ressortant, continuant son chemin, agissant ainsi tantôt à droite tantôt à gauche. Il la suivait des yeux, immobile sur sa branche, aussi loin qu'il avait de visibilité; puis à l'approche du moment que son instinct et les données recueillies faisaient prévoir, il redoublait sa surveillance et ses veillées par ces belles nuits printanières, et enfin, oh! joie! un matin il voyait rentrer la louve ayant perdu son ventre et avec ses allaites paraissant nettement, puisque dès la mise bas, tous les poils du ventre tombent et servent de lit moelleux pour recevoir les louveteaux.

Alors il attendait quelques jours pour qu'elle ne s'aperçoive pas qu'elle était surveillée et reste en confiance, et à un moment qu'il jugeait propice, il allait sur le chemin pour étudier minutieusement toutes les coulées : si à l'entrée les herbes ou branches légères étaient penchées, inclinées la pointe vers l'intérieur du bois, c'était la rentrée. Il vérifiait assez loin de plusieurs mètres pour voir si ce n'était pas une fausse rentrée. Si au contraire il était en face d'une coulée dont les herbes, fougères et menues branches étaient inclinées la pointe vers l'extérieur, c'était la sortie; quelquefois même au début, si la coulée était créée par elle, il remarquait de petits coups de dents pour couper des brindilles qui gênaient le passage, etc. et une masse de petits détails que lui seul percevait.

Quand il avait la certitude qu'elle était bien installée et en tranquillité, au bout de huit jours il choisissait l'heure où il l'avait vue sortir, où il savait qu'elle était en maraude, pour opérer son larcin; il partait avec mille précautions de toutes sortes : comme frotter ses souliers de menthe ou d'herbes spéciales ainsi que ses vêtements comme font les colleteurs pour laisser moins d'odeur de

sa présence, il disait aussi que la louve était habituée à son odeur puisqu'il était toujours par les layons et les chemins et que de ce fait elle ne le considérait pas comme un danger. Il pénétrait alors dans la vraie coulée, celle qu'il avait repérée depuis longtemps, il y allait avec son sac vide, toujours le même, son fusil à l'épaule, assez vite tout de même pour en finir, car malgré tout son cœur battait d'une émotion faite un peu de crainte atavique et de plaisir secret d'arriver enfin à saisir la proie convoitée depuis des semaines; cela c'était sa minute de récompense pour toutes les heures de guet, de jour et de nuit, mais cette découverte du lитеau n'était facile que pour lui qui avait une longue expérience, il savait que la louve n'aborde jamais l'enceinte de sa « chaudière » par le côté où elle se trouve, c'est pour cela qu'il avait fait attentivement les recherches de la bonne coulée d'entrée à l'opposé de la rentrée coutumière de la louve.

Tout cela ayant été scrupuleusement respecté, il finissait avec sagacité par découvrir l'endroit où était la portée, il les prenait très vite, les mettait dans son sac et fuyait vite ayant toujours cette peur qui existe presque à son insu, quand on fait une chose dangereuse. Puis le jour même, il allait faire sa déclaration à la mairie pour toucher la fameuse prime pour destruction de fauves, accordée par la Préfecture.

Après avoir écouté très patiemment et avec intérêt toutes ces explications, je lui posai une dernière question :

— Est-ce qu'il vous est arrivé quelquefois d'être dérangé dans vos investigations ou dans votre travail du dernier jour?

— Ah! dit-il, oui, une fois j'ai eu grand peur, je venais d'enfouir les louveteaux dans mon sac et j'avais fait à peine quelques mètres que j'entendis du bruit derrière moi à une vingtaine de mètres, des froissements de fougères et des branches cassées, c'était la louve qui venait de s'apercevoir que j'avais ses petits, alors ma foi je l'avoue j'ai eu un moment de panique, j'ai eu la « trouille », j'ai hâté le pas, j'ai couru même pour arriver au chemin le plus vite possible. En dehors du fourré il me semblait que j'étais plus en sécurité, mais arrivé sur

l'allée, je vis la louve arriver sur moi, l'œil mauvais. A ce moment j'ai serré plus fort la crosse de mon fusil, prêt à m'en servir, pourtant je me disais : je ne voudrais pas la tuer car ce sera fini pour moi de lui voler ses portées chaque année. J'avais avec mon fusil un gros bâton, je le fis tourner en poussant des cris épouvantables, elle hésita un instant, puis à son tour craignant pour sa vie, elle se décida à s'en aller doucement en se retournant par instant. Mais je vous garantis que j'avais eu chaud, et que je fis mon chemin de retour très vite en regardant souvent en arrière pour voir si je n'étais pas suivi.

Ma longue visite étant terminée, on se serra la main après avoir trinqué selon la mode du pays avec un verre de petit vin gris, un peu aigrelet, mais cela passa tout de même, et mon retour se fit dans de bonnes conditions, enchanté de ma visite.

Plus tard, nous demandions comment l'empêcher de continuer à réussir son métier; après avoir envisagé bien des façons dont nulle ne donnait satisfaction, on s'arrêta à la plus facile : c'était tout simplement d'aller faire des sorties avec nos chiens en avril et en mai dans les bois de Charroux, en faisant du bruit, en laissant chasser les chiens et par des sonneries de trompes abondamment dispersées à tous les coins et à tous les vents de la forêt. Cela avait pour seul but de déranger, d'embêter les loups qui, sentant les bois fréquemment traversés par des meutes et des cavaliers, finirent en effet, tout au moins en ce qui concerne la louve, par la décantonner. A partir de cette décision, ce pauvre Bernuchon n'eut plus l'occasion de poursuivre ces destructions de bestioles au lитеau.

Étrange coïncidence, car je ne puis croire à une corrélation, peu d'années après on m'apprit la mort de Bernuchon; je regrettai cette étrange figure d'habitant des grands bois, qui avait eu tant d'émotions touchant de bien près la passion de la chasse. Mais en même temps que la disparition de ce preneur de portées, la disparition des loups s'accroissait. Il était un fait certain, c'est que ces animaux ne se reproduisent pas comme des lapins, et que le nombre des adultes est restreint. J'en avais détruit pas mal, avec ceux tués par quelques riverains

et les portées détruites, cela lentement dépeuplait la région. Les gens de la campagne s'en réjouissaient mais moi qui étais arrivé à avoir un lot de chiens tout à fait dans la voie et avec des qualités presque introuvables, je voyais s'amenuiser de mois en mois les réussites de nos sorties, et nous passions quelquefois des mois sans pouvoir attaquer. Il fallait avoir le feu sacré pour ne pas se dégoûter de traîner des journées entières sans avoir même un rapprocher d'une vieille voie.

Néanmoins nous avons eu quelques chasses nous dédommageant, une entre autres dans les bois situés entre la commune de Vaux près Couhé-Vérac et ceux appartenant, à ce moment-là, à Maître Chauveau, notaire à Poitiers. Nous avons été invités à aller coucher la veille à la Raffinière, car ces bois étaient loin du chenil; nous avons par discrétion décliné cette aimable invitation, et nous avons été coucher au Coureau près de la gare de Couhé-Vérac, car nous étions plus libres. Notre arrivée avait un peu bouleversé le petit village car on parlait loup de tous les côtés de cette région.

Le soir après le dîner, mon homme, Alexandre Bessagnet, qui était jeune et enthousiaste, sonna de la trompe toute la soirée jusqu'à épuisement de souffle, entouré de tous les indigènes, qui évidemment lui offrirent force grands et petits verres. « Ne bois pas trop, tu ne pourras plus te lever demain matin », lui cria-t-on. Il n'en abusa pas et fut prêt le lendemain matin dès le jour.

Nous n'avions que quelques kilomètres à parcourir, ce qui fut vite fait. Nous abordâmes ces bois qui sont très escarpés avec une vallée et de chaque côté du bois en partie en coteaux. Nous nous engageâmes aux endroits indiqués mais nous eûmes la déveine de tomber de suite sur des sangliers en compagnie. Les chiens les respectèrent, mais ensuite leurs voies étaient retrouvées dans toutes les enceintes et assez tard on tomba sur un vieux loup qui débûcha et s'en alla avec beaucoup d'avance en direction de Champniers, revint vers Saint-Romain près de Chaironne et on finit par l'abandonner à la nuit tombante.

Nous en étions arrivés à être contents lorsqu'enfin nous trouvions un animal à donner aux chiens; cela les maintenait toujours en condition.

CHAPITRE XX

Vers la fin d'avril nous fûmes encore alertés par les fermiers riverains des bois des Chevreaux où nous avions pris déjà un louvard l'année d'avant. Mais c'était embêtant car, si c'était la louve qui faisait parler d'elle, nous allions la déranger, impossible de ne pas y aller, on me demandait officiellement. Nous fîmes donc encore une fois ce long chemin, il y avait cette fois-là beaucoup moins de tireurs présents et je m'en réjouissais. Connaissant mieux les bois, nous allâmes directement autour des quartiers les plus fourrés et peu après, en effet, les chiens prirent une voie de bon temps qu'ils emmenèrent à travers des brandes clairsemées. Je suivais les chiens dans les bruyères et la brande très facilement; à un moment il y avait à peu près vingt minutes que nous rapprochions, quand on rentre dans un gros fourré épais, je suis avec peine en prenant une coulée, et en écartant les branches avec mes bras, puis j'arrive à une petite éclaircie dans ce fourré, un grand récri éclate m'annonçant le lancer; à ce moment, était un peu en dehors du gros des chiens un jeune bâtard, « Farceur », qui non loin de moi éventait avec insistance une énorme touffe de brande et d'ajonc. Je prends la peine de descendre pour mieux me rendre compte, ayant une idée en tête; en effet j'aperçois le liteau avec quelques petits. Je fis vite une brisée, écartai le chien en l'emmenant rallier aux autres, mais je réalisai aussitôt les faits, les chiens avaient rapproché la louve qui se rendait vers ses petits, quand elle les entendit arriver elle se donna à vue à eux pour les entraîner au loin et protéger sa portée. C'était clair, et c'était une manœuvre classique.

Aussi je suivis un moment les chiens, avertis mes camarades en leur disant que je retournais vers le fameux endroit, car « Farceur » me faussant compagnie était

retourné à la touffe découverte par lui. Je partis au trot, quand j'arrivai il était temps, un peu tard même; le chien en avait tué un, je descendis et pris les quatre restant dans les grandes poches de mon imperméable en toile puis je n'eus pas de peine à retrouver la chasse, car la louve après un débûcher de quelques kilomètres, inquiète, était revenue dans ses bois et se faisait battre en de grandes randonnées puis peu à peu elle les raccourcit et n'y tenant plus sans doute, elle prit de l'avance, rusa, essaya de perdre les chiens et se rendit vers la « chaudière »; elle dut constater la disparition de ses petits, alors sans doute, cela transforma sa tactique, et elle devint terrible, car elle ne quittait plus les proches parages, et s'attaquait à chaque instant aux chiens, et elle opérait dans un endroit où il était impossible de pénétrer. Les tireurs las de ne rien voir étaient retournés à leurs occupations, du reste je ne tenais pas du tout à ce que cette louve fût assassinée. Alors, comme on ne pouvait espérer la prendre, on décida d'arrêter les chiens, ce qui fut fait, et puis personnellement je n'avais pu suivre qu'au ralenti, souvent au pas; pour ne pas étouffer la progéniture, j'avais établi un courant d'air pour leur assurer une respiration normale.

J'ai omis de dire que ces louveteaux avaient une quinzaine de jours, qu'ils ouvraient les yeux et que déjà en voulant les prendre ils faisaient entendre un petit sifflement comme un jeune chat et avaient essayé de me mordre, j'avais été obligé de prendre mes gants pour ne pas sentir leurs petites dents comme des aiguilles.

Notre retour fut sans histoire. Mais le fait vraiment curieux qui se produisit après mérite d'être raconté. J'avoue que je suis sceptique, mais il y a au moins une étrange coïncidence. En arrivant à la maison toute l'histoire de la prise des louvards était connue et comme une traînée de poudre avait fait le tour de Gençay. Or le lendemain, dans la matinée, je trouve mon ami, Maître Papillon, notaire de Gençay qui a une superbe propriété touchant l'agglomération, et qui en m'abordant, mi figue mi raisin, me dit : « Eh bien, mon ami, c'est très joli de détruire des louveteaux, mais moi ça me coûte cher! »

Je ne comprenais rien à cela, je me creusais la tête pour savoir où il voulait en venir, quand brusquement il me révéla toute son histoire, qu'il commenta de la façon suivante. D'après lui, d'après les dires de ses fermiers, la mère des louveteaux pris aurait suivi de loin nos chevaux, éventant ses petits et ayant été arrêtée et effrayée par les maisons de Gençay, elle avait été dans la ferme de Verneuil lui appartenant et, affamée, elle s'était vengée en massacrant cinq ou six brebis après avoir démolì la porte de la bergerie. Au bruit causé par cette attaque du troupeau et les aboiements des chiens, le fermier s'était levé en hâte et avait aperçu une grande louve aux allaites pendantes qui fuyait en traînant une de ses victimes qu'elle abandonna dans un champ voisin.

Voilà les faits indiscutables, tirez-en les conclusions que vous voudrez, personnellement je ne sus que répondre tout de suite car cela pouvait se soutenir; malgré tout je n'ose croire que cela se soit passé de cette façon. Le fils de Maître Papillon qui est installé à Poitiers comme docteur spécialiste des yeux et qui jouit du reste d'une grande renommée dans la capitale du Poitou; se rappelle très bien de ce fait vraiment curieux et qui l'avait frappé car il était très jeune à cette époque.

J'ajoute comme suite à cette prise que, sur les quatre louveteaux, un s'est étouffé à la retraite dans ma poche; quant aux autres on n'a jamais pu les apprivoiser comme les portées prises avant, car ils avaient conservé, ayant ouvert les yeux dans les bois, cette instinctive défense de mordre dès qu'on voulait les prendre, et finalement, à trois mois, ils étaient rachitiques et sont crevés de la jaunisse.

Par la suite, comptant retrouver cette louve, nous sommes retournés aux Chevreaux, n'ayant rien trouvé, les bois étaient déserts mais pour en avoir le cœur net, nous avons été coucher le soir à la Roche de Saint-Martin en passant par Payroux pour aller le lendemain, les chiens n'étant pas fatigués, faire rapidement un tour de prospection dans les bois de Charroux, mais là aussi nous n'avons rien eu dans nos quêtes, ni aucun renseignement précieux des fermes voisines. Nous retournons à la maison

et les mois se succèdent en nous donnant de maigres chasses; décidément ça va moins bien, les loups ont changé de pays, ou il y en a peu. Nous devenons soucieux, car on savait bien que cela ne durerait pas indéfiniment, puisque avant 1900 nous avions connu toute une période où on ne parlait pas de leur présence. Mais maintenant que l'on s'était habitué à ces beaux courres, on était comme les chiens, on le chassait « d'amitié ». Et quand on a beaucoup aimé, il est très dur de renoncer à ses amours.

De fait nous devenions taciturnes, on s'acharnait tout de même, les chiens restaient sages et fidèles à cette voie préférée. Quelquefois, quand par veine on croisait une voie de temps, c'était une joie sans pareille. Nos regards disaient : profitons-en, profitons-en. Cependant nous fîmes encore une jolie chasse à Montrée sur un grand louvard qui se fit prendre en décembre en près de deux heures, de l'autre côté des bois de Vitré entre Saint-Secondin et Châteaugarnier. Une autre chasse sur un vieux loup, attaqué dans les bois de Fontmor près Champagne se fit perdre près de Romagnes.

CHAPITRE XXI

En abordant l'année 1914, ce fut la même série de buissons creux, de rapprochers pénibles sans attaque, mais néanmoins ces rapprochers constituaient encore un travail intéressant à suivre et les chiens trouvaient ainsi encore de quoi employer leurs qualités. Nous eûmes successivement de janvier à juillet une attaque aux Coussières, deux en forêt de Verrières, une dans les bois de Vernon, mais qui n'offrent pas de faits saillants à signaler. Une des dernières sorties avant la Grande Guerre de 1914 fut un déplacement fait avec mon ami le docteur Maisonnay, en forêt de Lussac-les-Châteaux à 27 kilomètres de chez moi. Comme nous devons y faire deux ou trois chasses, nous avons installé nos chevaux et chiens à l'hôtel Delage en face de la gare de Lussac-les-Châteaux, mais là, notre déplacement

ne fut pas aussi brillant que nous l'espérions. Un loup attaqué tard le premier jour se fit perdre vers Montmorillon en direction des bois de Vacheresse. La deuxième sortie, on ne trouva aucune voie de loup mais les chiens de Maisonnay tombèrent sur un sanglier, car ils en chassaient quelquefois autour de l'Isle-Jourdain; l'animal se fit battre pendant une heure et demie en forêt, mes chiens suivaient derrière mon cheval n'en voulant pas et je les admirais; seul le chien « Ollor », qui pourtant avait reçu le coup de boutoir au bois des Dames, avait rallié et chassait comme un damné. Ce goret finit par être tué en forêt, non loin de la maison du garde.

Nous décidâmes de finir notre déplacement, et nous donnâmes, Maisonnay, ses amis et nous, un dîner d'adieu à toutes les personnes qui nous avaient aidés et invités pendant notre court séjour. Nous ne nous doutions pas que la guerre était si proche et quand elle éclata, je fus très surpris, surtout quand je sus qu'il fallait que je rejoigne mon corps de recrutement dans les cinq jours. Vite je plaçai mes chiens, une portion chez l'équarrisseur Laurent de Chauvigny, mes chevaux furent réquisitionnés. Puis, comme tout le monde je suivis le sort commun, je partis comme chef de section de mitrailleurs, vers Verdun et dans la vallée de la Woëvre; comme tout le monde je connus la vie de tranchée, je reçus un éclat qui me toucha légèrement et me valut une citation et la croix de guerre. Je n'insisterai pas, car cette chasse m'intéressait moins que les courres de loups et c'est si loin! Ce cauchemar fini, je retrouvai mes chiens avec la joie que vous devinez, je pus trouver de suite deux chevaux, une trotteuse très vite, fille de Prince Noir que j'avais pu avoir, car ayant eu le rocher cassé au-dessus de l'œil, elle était borgne, mais ça ne la gênait pas, mes amis l'appelaient le tank car elle était très puissante et passait partout et surtout j'eus la chance insensée, de trouver un pur-sang de quatre ans, propre fils de Faucheur, sortant du haras de Champigné-Saint-Hilaire, et qui pendant la fin de la guerre, alors que tout manquait, avait été changé pour de l'avoine à un paysan de mon voisinage. Évidemment il ne lui convenait pas, il me le

proposa et je lui achetai aussitôt pour 2.500 francs. Il m'a fait près de huit ans d'excellents services, très vite au trot, et naturellement galopant en pur-sang, avec une silhouette admirable.

Je repris avec une passion accrue, si la chose est possible, mes activités de veneur. Je retrouvai mon voisin et camarade Henri Lavergne qui lui aussi se mit à élever davantage de chiens et qui réussit à avoir entre autres deux croisés de loups à 12 %, « Pantin » et « Oremus », qui comme aspect étaient tout à fait des Poitevins, d'un beau tricolore à manteau et d'une construction remarquable. Ils furent tellement vite qu'il fut obligé de les céder pour un gros prix à l'époque à l'Équipage de Rothschild car ils prenaient trop de tête avec nous et nous gênaient.

J'ai eu aussi de très jolis modèles de croisement, « Kilomètre », « Kimono », puis « Jacqueline », « Kyrielle », « Pain d'Épice », et un chien remarquable « Quand Même », acheté à M. de Lesseps, la plus belle gorge que j'aie connue avec un train énorme et une endurance étonnante.

Mais nous n'avions plus de loups à chasser, alors nous nous sommes rabattus indifféremment sur cerfs, chevreuils et quelquefois sangliers. J'en reviens aux bons chiens, j'ai eu un certain « Clodion » que j'avais acheté à Henri d'Andigné qui a été merveilleux chez moi. Ils étaient tous comme avant guerre, très mordants, car déterrants beaucoup on leur faisait étrangler renards et même blaireaux que l'on relâchait devant eux. C'est même le seul lot de chiens que j'ai vu avoir assez de hardiesse et de mâchoire pour étriper rapidement un blaireau, ils avaient une attaque foudroyante. Je leur ai vu aux Coussières sur un hallali courant de cerfs, abattre eux-mêmes une quatrième tête et commencer eux-mêmes la curée, c'est là que s'accusait chez certains l'atavisme du sang de loup.

Quel malheur de n'avoir plus l'occasion de les mettre sur la voie d'un vieux loup à travers notre beau terrain si propice aux débûchers ! Pourtant en 1920, dès le début des reprises de nos chasses, nous nous rendions dans la renommée forêt des Coussières, si souvent citée. Comme

nous arrivions au carrefour des quatre routes avant l'entrée des bois, on vient nous dire qu'un loup avait été vu rentrant le matin, on nous montra l'endroit exact. Ce lot d'après-guerre n'en avait jamais chassé, il y avait juste le patriarche « Quiproquo », qui était fini. Mais c'était tentant, on ne pouvait y croire tant c'était imprévu. On amena les chiens à la rentrée indiquée, et à notre étonnement presque tous les chiens marquèrent le passage de l'animal, en étudiant et en fouaillant. Le pauvre vieux « Quiproquo » commença à gémir, puis à crier et une partie des chiens se récria aussitôt. J'étais agréablement surpris, ils traversèrent une partie de l'enceinte, mais oh ! malheur ! dans un grand fourré sur la voie suivie, ils ont la malchance de tomber sur toute une compagnie de sangliers jeunes et vieux. Cela fut la fin de notre espoir. Impossible de leur faire reprendre cette voie qui ne leur était pas familière, et ils se rameutèrent sur un vigoureux ragot qu'ils trimbalèrent toute la journée, sans que nous puissions les aborder et qu'ils abandonnèrent à la nuit alors qu'il se défendait dans la série d'îlots qui se trouvent au milieu du Clain, à l'endroit dit : Îlots de Lallier. Cette chasse ne nous avait pas procuré de plaisir car pendant toute sa durée, nous étions poursuivis par l'idée du loup, et de regrets pour nos réputés chiens d'avant 1914. Mais en retraitant le soir par la route de la Motte de Ganne à Champigné, sur la route avant d'arriver à Bois-Coursier, les chevaux à un moment donné firent tous un brusque écart, on s'étonna, et un homme qui rentrait tardivement avec ses bœufs de travailler dans les champs, nous dit avoir vu par corps le loup sortant du bois dix minutes avant nous et gagnant la plaine vers les bois de Réau. Tous les veneurs d'autrefois savent que le loup dégage une odeur spéciale qui inspire de la crainte, de la peur, non seulement aux chiens mais à tous les animaux, puisqu'ils sèment souvent la panique quand ils passent près d'un troupeau de bovins. L'écart simultané de nos chevaux s'expliquait ainsi mais il faisait nuit, les chiens éreintés par leur journée sur le ragot, suivaient avec peine, l'idée de les mettre à la voie ne fit qu'effleurer nos esprits. La

raison et tout et tout, nous contraignit à ne pas insister, augmentant nos regrets. Mais on se disait : on reverra encore cet animal et il y en a peut-être d'autres, espoir vain...

Mais ce loup-là fit parler de lui dès le soir même, car dans la nuit qui suivit il jalonna son itinéraire. En effet, non loin du bois de Réau et des Coussières, sur la route Anche-Gençay, se trouve un petit hameau s'appelant Ferrabœuf et à l'extrémité du village une maison isolée près d'un petit bois, habitée par un vieux cultivateur, le Père Richard que je connaissais bien, et qui vint me dire le lendemain que vers le milieu de la nuit, comme il avait laissé comme d'habitude coucher son chien dehors, il fut réveillé brusquement par des cris de douleur de son chien, et un bruit de coups dans la porte qui mal fermée finit par céder. Comme il s'était levé, il vit, sous la poussée d'une lutte qu'il devinait, sa porte s'ouvrir tout à fait et son chien tomber à l'intérieur à la renverse avec de fortes morsures et il vit le loup s'enfuir en voyant la lumière qu'il avait à la main.

Avec quelques chiens, les moins fatigués, j'allai quêter autour de sa maison, je vis son chien en triste état, je continuai ma quête dans les bois proches, mais je ne trouvai rien, ce qui ne m'étonna pas, car les chiens n'étaient pas du tout dans la voie. Quelques jours après j'appris encore des nouvelles de ce fameux loup, c'était sûrement lui, car il n'y en avait pas d'autre de signalé. Cela était rationnel car il suivait la ligne tracée de tout temps par les animaux de son espèce, il gagnait la forêt de Verrières mais avant d'y aborder il prit un mouton dans le troupeau gardé par la bergère de Bois-Genet; celle-ci le voyant sortir d'un bois touchant la ferme eut beau crier et essayer de mettre son chien derrière, le loup saisit un mouton devant elle; elle était courageuse, et courut avec un bâton en criant au secours, de toutes ses forces. On lui répondit de la ferme et un homme arriva en courant avec un fusil, le loup entendant tout ce vacarme finit par laisser le mouton. L'homme arrivé près de la bête égorgée constata qu'elle n'avait rien ailleurs d'abîmé et que les gigots et les côtelettes ne seraient pas

à dédaigner par la cuisinière. On rentra le troupeau, par précaution, et la bergère et lui retournèrent à la maison, lui pour chercher les couteaux nécessaires pour dépecer le mouton. Il revint avec son attirail pour faire ce travail et des serviettes bien blanches pour envelopper les morceaux de viande, que la ménagère ordonnée lui avait confiées; il avait bien aiguisé ses instruments, tout était prévu. Il se dirigea alors tranquillement vers le lieu du crime, mais hélas! trois fois hélas! le loup était revenu et avait emmené le mouton. Il suivit sa trace sur le sol car il l'avait traîné par terre, et trouva bien sa rentrée au bois, mais c'était épineux et très fourré et malgré la laine laissée aux branches, il ne put arriver à l'endroit du carnage et y renonça car il avait laissé son fusil.

C'est la dernière fois qu'il a été question de la présence d'un loup dans le pays. Qu'est-il devenu par la suite? énigme.

Toujours est-il qu'entre 1920 jusqu'en 1938 et même à ce jour, on n'a plus vu de loup. De temps en temps, des récits fantaisistes affirmaient bien en avoir vu, mais après enquête sérieuse cela s'avérait faux, l'imagination avait fait seule les frais de ces racontars. Le fait certain c'est qu'en chassant régulièrement deux fois par semaine et parcourant le pays en tout sens, jamais je n'en ai vu ni rencontré dans mes quêtes.

CHAPITRE XXII

Il ne nous restait plus qu'à courir des cerfs et surtout des chevreuils, ce que nous fîmes avec assez de succès.

Quelque temps après 1920, nous découplâmes avec notre ami Pierre des Vaux, habitant Bouresse, un charmant compagnon, ancien membre du Rallye-Verrières qui nous amena une dizaine de bâtards Poitevins. Nous fîmes de très jolies chasses surtout dans le voisinage, car nous avions en location les bois de la Cossière et de bonnes relations avec tous les propriétaires de massifs boisés des environs; nous avons pendant ce temps fait

de bien belles chasses dans un pays splendide, unique pour suivre les chiens en débûcher. Je ne parlerai pas des chasses de chevreuils qui se faisaient prendre classiquement, à part des circonstances très défavorables.

Nous avons eu de très belles chasses de cerfs, une entre autres dans de très beaux bois, pris à l'étang de Mortaigne après un bat-l'eau de plus d'une heure; et un cerf avec des bois encore plus beaux, avec large empaumure et qui avait fait trois heures et demie de débûcher avec un hallali courant très spectaculaire.

Mais tous les veneurs connaissent ces chasses-là, avec des alternatives de succès et de non réussites, selon le temps et les qualités des chiens. La disparition de quelques chiens suffit parfois pour faire manquer assez souvent dans une saison.

CHAPITRE XXIII

Puis après quelques années de collaboration amicale et vraiment agréable, notre ami Pierre des Vaux cessa de chasser à courre, à cause de sa santé; puis vint la nouvelle guerre, mon vieux camarade de toujours qui lui aussi avait une santé déficiente, mit bas.

Je restai donc seul pour affronter toutes les difficultés qui se présentaient. J'étais tenace, je tins bon, j'avais fait organiser une cour de chenil à l'équarrissage même situé à trois kilomètres de Gençay, j'y mis mes chiens, j'allais les voir deux fois par jour pendant la guerre et l'occupation. J'avais remplacé mes chevaux réquisitionnés encore une fois par une jument barbe dont le modèle léger échappait à l'envie des boches. Car il faut dire qu'en plus ma maison était pleine d'Allemands, chambres, salle à manger, bureau, etc... occupés à fond. Je n'abandonnai pas mon gîte pour cela, j'avais la consolation d'avoir un cheval et des chiens, c'était pour moi un viatique! J'étais résigné, je vis tour à tour partir tout mon mobilier, mon linge, etc... d'un œil stoïque.

Pour ne pas exciter leur envie, je sellais ma jument, je jetais une vilaine couverture par-dessus, et je l'emmenais

à la main comme si je la conduisais au pré, puis dès que j'étais arrivé dans la campagne, je jetais la couverture par terre et je la reprenais au retour, puis je montais la jument, cette brave « Mosquée », ce n'était pas mon modèle mais elle s'est révélée d'une qualité extraordinaire, douce, adroite, vite, pleine de bonne volonté, elle m'a rendu bien des services. J'allais d'un temps de trot au chenil et sortais furtivement mes chiens, j'avais des bois à cent mètres, les Bois-Gondin, et par chance c'était un coin tranquille non visé à ce moment par les patrouilles des occupants. Je détendais les chiens ainsi pendant une heure ou deux, quelquefois je tombais sur un renard, je tremblais un peu d'être entendu, mais je laissais faire ; une fois ils sont tombés sur un chevreuil qu'ils ont hallalisé en deux heures malgré moi, j'étais très embêté car je ne voulais pas que cela se sache, et comme c'était le moment des restrictions je n'aurais pas été fâché d'emporter un peu de venaison. En plus il était tard, à grand peine j'éloignai les chiens et je jetai l'animal dans un épais roncier, dans un coteau, de façon à le dissimuler, et le lendemain au jour, je pris une voiture attelée et j'allai dépecer les principaux morceaux que je ramenai et cela fut apprécié de mes amis.

J'avais un lot de chiens impressionnant en nombre et modèles car en plus des miens, les excellents confrères du Rallye-Poitou se sont démontés dès la déclaration de guerre en 1939. Louis Richard amena tout l'équipage à mon équarrissage et un jour il vint avec Enguerrand de Vergie, l'excellent Maître d'équipage de Touffou, si sympathique à tous, choisir les chiens qu'il trouva à son goût. Et Richard me dit : « Si vous en voulez prenez ce que vous voudrez, puisque nous ne les gardons pas ». J'en pris en effet un certain nombre pour ma joie et leur éviter le pire. Il y avait à l'équarrissage de la viande en masse, les chiens débordaient d'embonpoint. Et ainsi je pus rester en contact avec mes chiens, et quand l'armistice arriva, j'étais prêt à chasser encore en pouvant espérer des succès. Les sangliers avaient envahi le pays, on en trouvait partout, on m'obligea comme Lieutenant de Louvetrie à faire des battues, j'ai pendant un couple d'années

fait massacrer un grand nombre de sangliers gros et petits, mais pour épargner mes bons bâtards poitevins, j'avais pu constituer un petit lot de huit mâtins et fox qui m'a rendu bien des services, j'ai eu des spécialistes dans ces corniauds-là qui étaient très adroits et mordants. Mais cela ne valait pas à mes yeux un beau laisser-courre bien mené sans le secours de fusils. Aussi quand les sangliers disparurent et que la fièvre de destruction des uns et des autres fut calmée, je fus heureux de me retrouver tout seul avec une vingtaine de chiens, sages, créancés, chassant bien classiquement, vite et intelligents dans les difficultés.

J'arrivai aussitôt, à mon étonnement, à prendre des chevreuils à peu près régulièrement, pourtant chassant souvent dans le change, mais les chiens me surprenaient moi-même par leur sagesse.

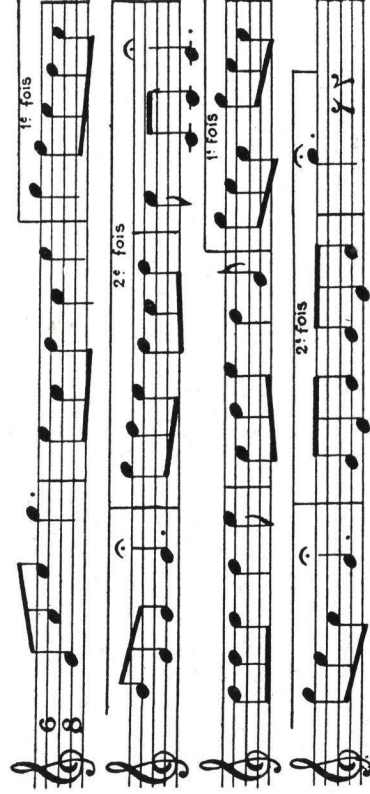
En 1947-1948-1949, j'en arrivais même à trouver ces succès monotones, surtout après une période de huit prises successives, pris dans de difficiles conditions, au milieu de cours d'eau, traversant des hardes d'animaux se donnant à vue. C'était tout de même joli de voir ce beau travail de chiens doués de cette qualité indispensable pour prendre.

Depuis, le décès d'un ami très cher m'a fait me séparer de mes chiens, ne croyant pas découpler, par décence, d'une saison. Hélas! le démon de la vénerie ne m'a pas permis de rester plus de deux mois sans monter à cheval derrière des chiens. J'ai repris des chiens conservés et avec de nouvelles recrues j'ai poursuivi ma cinquante-septième saison de laisser-courre.

Bien que prenant part à toutes ces chasses avec un plaisir qui ne s'affaiblit pas, car je ne peux arriver à me blaser, j'ai des regrets infinis quand j'évoque ma belle époque, celle où je galopais à fond de train derrière un grand loup.

Que de regrets! Mais quels souvenirs qui donnent comme l'illusion d'un prolongement!

RALLYE - GENÇAY



FIN